

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

2ème année, No 70.—Samedi, 5 septembre 1885
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. 5 CENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



LES BULLES DE SAVON

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 8 septembre 1885

SOMMAIRE

TEXTE : Primes mensuelles. — Entre-nous, par Léon Ledieu. — Notes et impressions. — Poésie : Adieu, par Joseph Nolin. — Aux mères. — Un conseil par semaine. — La Porteuse de Pain (*suite*). — Un petit frère. — Créations de la famille — Rébus — Choses et autres.

GRAVURES : Les bulles de savon. — Un petit frère. — Gravure du feuillet. — Portrait de Mgr Gravel, évêque de Nicolet. — Rébus.

PRIMES MENSUELLES

SEIZIÈME TIRAGE

Le seizième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros du mois d'août), aura lieu lundi, le 7 septembre, à huit heures du soir, dans la salle de conférence de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel. Le public est invité à y assister.

ENTRE-NOUS

CONNAISSEZ-VOUS Saint-Jérôme ?

Si oui, vous savez que c'est une jolie petite ville, pleine d'avenir, que les Jéromiens sont les citoyens les plus affables du monde et que les Jéromiennes sont toutes jolies.

Si non, allez visiter la capitale du curé Labelle, et je suis sûr que vous reviendrez enchantés de ce voyage.

Ce bon curé Labelle, quelle fête à son retour dans sa paroisse, quelles exclamations, que de joie partout !

Je n'ai pas voulu manquer ce spectacle unique, et je me souviendrai toujours de cette bonne journée que j'ai passée chez nos bons amis du Nord.

Le curé n'arrivait pas seul ; il avait une cour d'hommes distingués, de Français dont les noms sont connus dans les lettres, dans les arts et dans les sciences, et d'excursionnistes qui ont eu l'heureuse idée de voir par eux-mêmes cette Nouvelle-France dont on parle tant depuis quelques années. J'ai été tout particulièrement heureux de la bonne surprise qui nous était ménagée à l'église de Saint-Jérôme.

Avant le *Te Deum*, on entendit, sous les voûtes du vieux temple, s'élever des sons harmonieux, divins. C'était le prélude admirable de cette sublime prière chantée, *l'Ave Maria*, de Gounod, exécutée par M. Hackmann, jeune artiste du plus grand talent, qui vient de sortir du Conservatoire de Paris avec le premier prix de violon.

Bientôt la voix fraîche et juste de madame Agostini, femme du secrétaire de la délégation française, nous dit les paroles de la *Salutation Angélique*, avec une âme et une simplicité qui remplirent d'émotion tous les fidèles réunis pour remercier Dieu de l'heureux voyage du chef spirituel de la paroisse.

* * *

On a trop calomnié les Français, il ne faut pas juger tout un peuple d'après quelques mauvais échantillons qui se sont glissés parmi les bons colons qui nous sont venus de France.

Le sentiment religieux n'est pas éteint dans notre mère-patrie ; le peuple aime toujours son Dieu et lui est toujours fidèle, et nous venons d'en avoir la preuve à cette occasion, où, sans apprêt, sans réflexion même, ces honnêtes gens ont trouvé tout naturel de venir prier aux pieds des autels, à Saint-Jérôme, comme ils le faisaient là-bas.

Mais ce n'est pas tout.

Au sortir de l'église on s'est rendu au presbytère, où la vieille mère du curé attendait ce bon fils pour l'embrasser et le bénir.

Tous les délégués furent présentés à cette bonne mère, qui jamais n'a reçu de tels hommages d'hommes plus distingués.

Et lui ! le curé Labelle, jamais je ne l'ai vu plus ému qu'en cette scène touchante. Il souriait,

tout en ayant l'œil mouillé : il parlait haut comme les enfants qui veulent paraître n'avoir pas peur, mais je vous assure que son cœur battait fort...

* * *

Nous avons visité ce jour-là la manufacture de papier de M. Rolland, un établissement bien canadien celui-là, quoi qu'au premier abord nombre d'excursionnistes aient été pas mal intrigués par les trois lettres mystérieuses qui sont gravées en relief sur le fronton de la façade principale, C. P. R.

— C. P. R., dit l'un, Canadian Pacific Railway.

— Oui, objecta l'autre, mais pourquoi le Pacifique ?

— Je ne sais pas. Peut-être la ligne du Pacifique va-t-elle venir jusque-là.

On cherche, on réfléchit, et ma foi, il faut bien l'avouer... personne ne trouva la signification de l'inscription, je vous l'affirme, personne.

Enfin, l'un de nous, plus hardi que les autres, demande à un ouvrier de la fabrique, qui semble un peu surpris d'abord, puis répond en souriant :

— *Compagnie papier Rolland.*

Personne ne s'est vanté de son ignorance.

Après cette visite on est allé voir la fabrique de pulpe et de feutre de M. S. Delisle, qui est située au beau milieu de la forêt, dans un site admirable, sur les bords d'un torrent.

Le correspondant de *l'Illustration* a pris plusieurs croquis qui seront publiés à Paris, car tous les voyageurs ne pouvaient exprimer l'admiration dont ils étaient saisis en voyant ces beautés pittoresques.

Puis a eu lieu le banquet et la série de discours. Deux suffisaient, on en a fait quinze, c'est trop, et c'est le seul reproche que font les Français aux Canadiens, trop parler.

Je suis bien de leur avis, mais enfin, ce jour-là, c'était bien permis, et puis, on a tant dit de bien de la France !

* * *

A Montréal, les grandes réjouissances, les belles réceptions, les banquets de toutes sortes, qui depuis quelques mois se succèdent avec une rapidité à donner le vertige, ne tournent pas la tête des gens au point de leur faire oublier les pauvres. Si l'on s'amuse, on sait aussi être charitables. Et le plaisir est d'autant plus délectable qu'il n'existe point l'ombre d'envie de cette classe délaissée qui souffre parfois du bonheur d'autrui.

Non ! à Montréal, pas de ces envies, pas de ces haines qui montent du pauvre au riche. On souhaite le banquet parcequ'après ces soirées, les hôpitaux et les maisons de charité sont dans l'abondance.

Samedi dernier encore, les dames de la haute société de la ville ont organisé une Kermesse au profit de l'Hôpital Notre-Dame.

On avait eu soin de donner à cette fête un caractère nouveau. Il faut bien un peu se soumettre au caprice. Et d'ailleurs, c'était une application du proverbe : *Tout nouveau, tout beau.*

Jamais fête n'obtint de plus beaux résultats. Aussi, recette excellente.

Eh bien ! en face de cette charité qui n'a pas de bornes, je vois arriver l'hiver d'un œil moins triste. J'appréhende moins pour les pauvres. Qu'ils se consolent ; s'ils ont froid, on leur trouvera un manteau pour leurs épaules et du bois pour leur foyer ; s'ils ont faim, le pain ne fera pas défaut.

Oui, vous qui grelottez dans vos demeures, vous que la nuit retrouve encore au coin des rues, si vous passez quelquefois sous la fenêtre des heureux de ce monde, ne voyez point d'un œil jaloux les feux brillants des candélabres, ne prêtez point une oreille envieuse aux accords entraînants de l'orchestre et aux ris joyeux des valseurs, si la veille est pour le riche, le lendemain sera pour vous. Où une douce brise passe, un roseau se redresse.

* * *

Je viens de recevoir une étrange lettre anonyme des Etats-Unis. — LE MONDE ILLUSTRÉ y compte deux mille abonnés.

Une inconnue me demande de traiter un sujet qui n'est pas neuf, mais qui ne manque jamais d'actualité, et pour me servir des propres expressions de ma correspondante, de parler de : "ces gens à bourse trop bien garnie que des parents veulent imposer à une jeune fille qui préfère souffrir le ma-

laisse de vivre avec un homme détesté plutôt que de déplaire à toute une famille."

La situation qui m'est faite en cette occasion est assez délicate, puisqu'il s'agit là d'un cas particulier et que je n'ai aucune connaissance ni des tenants ni des aboutissants, et je dois parler avec la plus grande circonspection.

C'est donc la vieille histoire : une jeune fille est courtisée par un jeune homme plein de cœur et d'énergie, mais pauvre ; les parents, devenus plus positifs avec l'âge et ayant oublié qu'ils ont aimé eux-mêmes, préfèrent pour leur fille un homme peut-être vieux et laid, mais riche.

Lors de la demande du premier, la scène de *l'honneur et l'argent* se reproduit :

— Qu'avez vous ?

— L'honneur et mon courage.

L'honneur, mon jeune ami, déplorable ressource ;

Excusez de ma part un refus affligeant.

L'honneur n'est pas coté dans le cours de la bourse,

Sur l'honneur un banquier ne prête pas d'argent.

* * *

On marie donc la pauvre fille à celui qu'elle n'aime pas.

La vie qui lui est réservée n'est pas digne d'en vie ; si elle a à sa disposition le luxe et l'argent, si la maison est pleine, le cœur de la jeune femme est bien vide et l'ennui arrive bientôt suivie de son cortège de mauvais conseils, et puis... c'est le gouffre ou l'ennui à perpétuité, et partant plus de bonheur.

Parfois aussi les choses, sans en arriver au déshonneur, tournent néanmoins aussi au tragique.

Le mariage n'a pas toujours lieu.

Un matin on lit dans les journaux qu'une jeune fille a été trouvée noyée, et qu'avant de mourir elle a prévenu ses parents qu'elle préférerait la mort à un mariage avec un homme qu'elle détestait.

Alors les parents pleurent et s'aperçoivent qu'ils ont fait fausse route.

Il est trop tard. C'est la voiture des morts qui vient à la place de l'équipage de noce que l'on a commandé.

* * *

La jeune américaine qui m'écrivit n'est probablement pas la seule qui soit prise dans cette impasse de sacrifier son amour vrai aux idées trop positives de ses parents.

Il est difficile de se tirer d'affaire sans se brouiller avec quelqu'un, mais je crois que si j'étais à la place de la personne dont je parle, j'irais trouver celui qui n'est pas aimé et je lui dirais franchement :

— Monsieur, je veux être loyale vis-à-vis de vous, je ne puis vous aimer, renoncez à vos projets, soyez honnête et retirez la demande que vous avez faite à mes parents et qui a été agréée par eux.

Il est évident que si cet homme n'est pas un imbécile ou pis encore, il aura le cœur de ne pas aller plus loin.

Et si ce moyen répugne à la jeune fille, que ne va-t-elle pas se confier à un prêtre, à son directeur qui, par son influence et le caractère dont il est revêtu, aura sans doute plus de poids et dont la parole sera écoutée.

Dans tous les cas, comme un mariage ne se fait jamais sans le consentement libre des futurs, je suis d'avis que ce serait commettre un acte déloyal que de consentir à une union qui vous déplaît.

* * *

Vous savez le mal qu'on se donne à Montréal et à Québec pour se débarrasser de cette nuisance que l'on nomme l'Armée du Salut.

Nos lois incomplètes semblent ne pas permettre de sévir contre ces saltimbanques qui viennent de fonder une nouvelle religion, et il ne se passe pas de dimanche où l'on ne voit ces clowns faire leurs grimaces en pleine rue et de préférence, non loin des églises, à l'heure des services religieux.

On est plus pratique aux Etats-Unis que chez nous, et voici comment s'exprimait dernièrement un juge de Chicago, qui avait à juger une demi-douzaine de ces artistes d'un nouveau genre :

" Il me semble, dit-il, que les opérations de ces membres de l'Armée du Salut, ressemblent beaucoup plus à des exercices de singes qu'à tout autre chose. D'après ma propre expérience, il y a eu depuis six mois plus d'arrestations causées par les

rassemblements de l'Armée du Salut que dans toutes les auberges de la cité. Ces réunions provoquent des rassemblements de la classe la plus basse de la société, et Dieu sait ce qui se passe alors ! (*Amen, amen*, disent les sœurs de la confrérie.) Et pour essayer de mettre un terme à ces désordres, je les condamne chacun à \$10 d'amende ou à un mois de prison."

Ces réflexions sont très justes et le jugement est bon. C'est la seule manière d'en finir avec ces paresseux et ces illuminés.

* * *

J'aime à relire nos maîtres en critique, et vous savez déjà combien j'ai trouvé de réflexions qui peuvent s'adapter parfaitement à notre époque, et voici comment mon vieil ami, Alphonse Karr, parlait des banquets politiques en 1841 :

Nos pères dinaient ensemble pour chanter, rire, boire, manger, causer avec abandon et avec esprit.

Aujourd'hui, un dîner est une action politique ; on dîne contre ou pour le gouvernement, contre ou pour un principe.

C'est une chose bien ridicule que ces banquets.—Peu importe—contre ou pour quel principe ou quel gouvernement on mange et on boit.

Comment, n'est-on pas honteux d'avouer, que dis-je ? de publier dans les journaux, que c'est l'estomac chargé de viandes, la tête appesantie par le vin, que l'on discute d'une langue épaissie les intérêts les plus sérieux du pays ?

Mais, dans cette situation, après vos dîners de quatre heures, vous refuseriez de vendre ou d'acheter cent cinquante bottes de foin, vous vous déferiez comme d'un voleur d'un homme qui voudrait vous faire conclure un marché ou un arrangement, vous n'oseriez pas vous décider de tuer et de saler un des porcs de votre étable.

N'y a-t-il pas beaucoup de vrai dans tout cela et sommes-nous meilleurs ou pires en 1885 que n'étaient les Français en 1841 ?

* * *

J'apprends que le Cercle Ville-Marie doit donner lundi soir une séance dramatique et musicale. Pendant les vacances, ces messieurs du Cercle n'ont pas perdu leur temps. Ils ont travaillé.

J'espère qu'on ira en foule encourager leur œuvre. Il y aura musique, comédie et opérette.

La présence de M. l'abbé Colin, qui doit arriver d'Europe ces jours-ci, et d'un grand nombre d'évêques, rend cette séance particulièrement intéressante.

* * *

Les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ ne doivent pas oublier que le voyage au profit de l'Union Saint-Pierre aura lieu dimanche, le 6 septembre.

Le but de l'œuvre n'a pas besoin d'être recommandé, les bienfaits de cette société sont assez connus, et il est du devoir des bons citoyens d'encourager les efforts qu'elle fait pour soulager des misères.

* * *

Pendant que j'écris cette causerie, Provencher est près de moi, et, ne trouvant pas l'expression que je cherche, je demande au spirituel journaliste :

—Voici une phrase qui m'ennuie, je ne sais comment la finir...

—Mettez un point, dit Provencher.

Je suis son conseil.

LÉON LEDIEU.

NOTES ET IMPRESSIONS

Le bruit n'est pas plus la force que le tonnerre n'est la foudre.—L'abbé ROUX.

On est bien aise d'écouter parler contre les vices des hommes, et l'esprit se distrait à écouter reprendre les mauvaises mœurs.—BOSSUET.

Les événements suivent plus la politique que la politique ne conduit les événements.—J. FERRY.

Dans un voyage, l'enfant ne voit que le départ, l'homme le but, le vieillard le retour.—G. M. VALTOUR.

Un armistice n'est pas plus la paix que les fiançailles ne sont le mariage.—Lord BEACONSFIELD.

L'homme juste est semblable au noyer qui couvre de son ombre celui qui l'a battu pour ravir ses fruits.—VICTOR HUGO.

ADIEU !

Toi, dont mon âme avide aime à garder l'image,
Toi, que je vénérerais comme un ange de Dieu,
Toi, dont le front est pur comme un ciel sans nuage,
Avant que ma nacelle ait quitté le rivage,
Oh ! laisse moi te dire adieu !

Demain, quand le soleil ouvrira sa carrière,
Quand l'oiseau reprendra son chant et ses amours,
Adresse à l'Eternel une courte prière,
Car celui dont ton œil a dompté l'âme altière
Aura disparu pour toujours.

Si, quand je serai loin, les cordes de ma lyre
Murmurent quelquefois ton nom mélodieux,
Si les méchants du monde y trouvent à redire,
Si mon ardent amour, poussé jusqu'au délire,
Allait te paraître odieux !

Ah ! ne me maudis pas ! mais plains moi ! car je souffre,
Car c'est un rude effort qu'il me faut accomplir,
Car je suis un volcan plein de lave et de souffre,
Car mon cœur est brisé, car mon âme est un gouffre
Que nul bonheur ne peut remplir.

Sur ta route, plus tard, si tu vois apparaître
Un homme au front pensif, ridé par la douleur,
S'il s'arrête un instant auprès de ta fenêtre,
Ne te détourne pas ! Ce sera moi, peut-être,
Et tu me briseras le cœur.

Adieu donc ! adieu donc ! o ma douce colombe !
Regarde ! le jour fuit... je vais quitter ce lieu...
Hélas ! il se pourrait bientôt que je succombe,
Mon espoir désormais je le mets dans la tombe,
O mon ange ! O ma vie ! Adieu !

JOSEPH NOLIN.

Montréal, 39 août 1885.

AUX MÈRES

COMMENT FAIRE AVEC VOS GARÇONS ?

IL vient un moment, dans la vie des garçons, où les mamans s'écrient souvent, désespérées : "Que faire de ce garçon ?"

Encore bambin, il faisait le bonheur de la maison. Les sœurs étaient charmées de jouer avec le *petit*, le papa ne se lassait pas, au retour du travail de le faire sauter sur ses genoux ou d'écouter ses récits enfantins, et qui dira les joies intimes de la maman pressant tendrement dans ses bras ce fils qui a goûté ses caresses, ses confidences, ou le suivant du regard dans ses ébats, épiant chaque pas accompli par le petit bonhomme dans le développement des forces et des facultés en plein essor ?

Mais les choses ont changé. Les membres se sont allongés, les petites mains potelées sont devenues plus rudes ; les poches se remplissent de clous, de vieux couteaux, de morceaux de bois ; on y trouve le mouchoir taché, déchiré. Les coudes et les genoux percent souvent des vêtements encore neufs ; la voix a pris un timbre désagréable, les mouvements sont brusques et désordonnés, les manières rien moins que convenables ; s'il ne peut siffler, crier, briser, couper, donner du poing ou du pied, il gémit comme un supplicé. Il est une cause perpétuelle de transes et d'inquiétude. Parfois, si on l'appelle, on l'entend répondre du haut d'un arbre où il est grimpé on ne sait comment, on le voit sauter à bas d'un toit ou arriver d'un bond au pied des escaliers. Chaque jour il devient plus bruyant et plus insupportable. Ses sœurs sont sans cesse contrariées, le papa s'impatiente et se fâche, les serviteurs, les voisins se plaignent, et la pauvre mère verse des larmes en secret.

Puis les choses s'aggravent. Rebuté de tous à la maison, sans cesse reprimandé, menacé du châtiement par un père peut-être trop sévère, qui ne sait pas joindre à la fermeté le support, la clémence, la tendresse, ni accueillir une franche confession avec un affectueux : "Courage, mon fils, que Dieu te soit en aide !" notre garçon devient surnois, il évite son père, essaie de le tromper et cherche ailleurs l'accueil et la sympathie qui lui font défaut chez les siens. Il fréquente des compagnons qui l'entraînent loin de la famille ; il y trouve, avec la liberté et le plaisir, de mauvais exemples, il est initié à des amusements coupables, il reçoit de dangereux conseils. On lui procure des livres qu'il doit cacher et dont la lecture éveille chez lui l'amour des aventures, des rêves malsains. On s'étonne

alors, on se demande où "notre," qui était si bon, si gentil, a pu apprendre de si mauvaises choses.

Notre Père Céleste, qui a prévu tout cela, y a pourvu en donnant à nos jeunes gens une mère, et en dotant le cœur de la mère d'un amour infini. Dieu, dans son immense bonté, a ainsi préparé à nos chers garçons un refuge sacré.

Elle aura patience et support. Les brusqueries, les étourderies, même les fautes les plus graves de son garçon ne changeront rien à son amour pour lui. Pleine d'espoir pour l'avenir, elle prendra plaisir à le voir croître, quelque rude que soit l'écorce, et s'acheminer à devenir un homme. C'est elle qui plaidera sa cause auprès du père, auprès des amis et des connaissances, et expliquera ses folies par l'exubérance de vie de la jeunesse.

C'est elle qui luttera pour lui dans le sanctuaire secret et tiendra les mains élevées vers le Dieu Sauveur, tandis que son fils sera aux prises avec l'ennemi, exposé à ses pièges, à ses assauts.

Ah ! avec la prière, la vigilance, la persévérance, une mère sage peut défier le monde de lui ravir son fils ou de le perdre ! De toutes les entreprises terrestres, il n'en est aucune qui puisse donner autant de satisfaction que celle d'élever un fils, quelque rude et désagréable soit-il.

"Comment faire avec votre garçon ?" Eh bien ! le supporter et veiller sur lui, comme seule une mère peut le faire. Sa destinée est entre vos mains. Intéressez-vous à ce qui l'intéresse. Gagnez sa confiance, et quand vous la posséderez, respectez-la. Allez auprès de son lit, le soir, lui donner un baiser et une bénédiction. Peu importe si le bébé ou les petits crient à tue-tête : "Maman, maman !" votre garçon a encore plus besoin de vous. Bordez son lit, arrangez ses couvertures, échangez avec lui quelques bonnes paroles, plaisantes ou sérieuses ; pardessus tout, agenouillez-vous là souvent et priez avec lui. Vous ne savez pas comment vous y prendre ? Apprenez ! Peu importe si votre cœur bat, si vos lèvres hésitent, essayez seulement. Agenouillez-vous auprès du lit, et même s'il fait semblant de dormir... il en parlera un jour à sa femme, bien des années après !

Quand votre garçon verra que vous êtes moins offensée de sa rudesse qu'affligée de son manque de droiture et de ses fautes—que vous partagez vraiment ses peines et ses joies—il fera du cœur de sa mère un doux oreiller où il aimera à venir souvent se reposer. Jamais il n'ira plus loin dans ses écarts, parce qu'il ne pourra oublier celle qui se montra patiente avec lui quand chacun le blâmait, qui trouvait son plaisir en lui, alors que tous le trouvaient insupportable et le rebutaient.

Quand les mères ne pourront plus être mères ; quand elles devront se donner à la société plus qu'à leur famille, ou s'engager dans des professions qui les enlèveront à la place et à la tâche que la Providence leur a assignées ; alors que Dieu ait pitié de nos garçons ! car ils seront privés de leur plus précieux, de leur véritable ami. Mères, ne désertez pas votre poste, n'abandonnez pas, ne négligez pas ce ministère sacré !

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Pour bien nettoyer les miroirs, il faut premièrement les laver d'une extrémité à l'autre avec de l'eau de savon tiède et une éponge. Lorsque le tout est bien sec, on polit la glace avec une peau de chamois saupoudrée d'un peu de craie réduite en poudre excessivement fine.

Sur un album. —Pensée d'un sceptique :

"Il est impossible de savoir où va une femme qui sort," a écrit quelqu'un qui s'y connaissait.

"En revanche, il est bien facile de savoir où elle ne va pas.

En effet, une femme qui sort peut aller partout, sauf où elle a dit qu'elle allait."

L'insecte *Gordius*, espèce de ver dragonneau, pond huit millions d'œufs en vingt-quatre heures, et la ponte se répète bien des fois. Le frai de la morue se compose de près de huit millions et demi d'œufs ; une carpe, une perche de bonne taille en pondent souvent jusqu'à plus de six cent mille.



UN PETIT FRÈRE. — TABLEAU DE M. EUGÈNE GIRARDET. — (Gravure de M. Th. GIRARDET.)

LA
PORTEUSE DE PAIN

PREMIÈRE PARTIE.—(Suite.)

LXXXVI

Il posa sa coiffure sur le chapeau mou d'Ovide avec tant de force qu'un nuage de plâtre s'éleva et que le chapeau s'enfonça jusqu'aux yeux. Le maçon poursuivit, en se dépouillant, non sans peine, de son vêtement rapiécé :

—Tu veux mon bourgeron, le voilà.

Et il le jeta sur le bras d'Ovide.

—Quant à ma cotte, mon vieux mélingue, continua-t-il, tu vas me la retirer toi-même, parce que je sens que les fondations de la bâtisse manquent d'équilibre pour le quart, et je pourrais prendre un billet de parterre.

Et il se laissa glisser sur une borne, à l'entrée d'une porte-cochère, s'appuyant contre le mur.

—Vas-y ! dit-il en levant une jambe. Pas de danger, j'ai un pantalon dessous.

Ovide tira successivement les deux jambes de la cotte, se trouva en possession du costume complet, et roula le tout ensemble.

—Crois-tu que tu seras assez bien nippé pour jouer ton rôle ! s'écria le maçon. Je me payerai le spectacle, j'irai te voir, si je n'ai pas bu les vingt francs. Au fait, où sont-ils, les vingt francs ?

Le Dijonnais avait fouillé sa poche. Il en tira quatre pièces de cent sous qu'il mit dans la main de l'ivrogne. Ce fut alors ce dernier qui voulut à toute force se montrer généreux et payer à boire.

—Non, non, répondit Soliveau. Il faut que je rentre. J'ai à travailler mon rôle.

—Eh bien, va travailler, mon vieux Dumaine. Moi je vais boire. Et si tu as un jour besoin de m'acheter d'autres frusques au même prix, souviens-toi du Limousin Pierre Bouhore, à l'hôtel du Cantal, route de Clichy.

—Je m'en souviendrai. Bonsoir.

Et Ovide fila vivement du côté de sa demeure. L'ivrogne, lui, faisait sauter les quatre pièces de cinq francs dans sa main.

—En voilà une aubaine ! disait-il à haute voix. Vingt francs ma pelure ! Il n'y en avait pas pour quarante-cinq sous !

Et simplement vêtu de son pantalon et de sa chemise, titubant plus que jamais, heurtant les maisons dans les zigzags fantaisistes de sa marche, il retourna chez le marchand de vin dont il avait quitté la boutique dix minutes auparavant. Ovide rentra chez lui, plaça sur une chaise les vêtements qu'il venait d'acheter et se mit au lit pour y prendre un peu de repos. Il ne dormit pas. La crainte de se mettre en retard, pour arriver à Courbevoie, le tenait éveillé. A trois heures et demie du matin, il se leva, s'habilla chaudement, et par-dessus son costume endossa les effets de travail du Limousin. Ainsi vêtu et coiffé de la casquette déformée et plâtreuse, il se regarda dans une glace. Il était littéralement métamorphosé.

—Du diable, pensa-t-il, si Lucien Labroue qui

ne m'a vu qu'une seule fois, pourrait me reconnaître sous cet accoutrement !

Prenant alors le vieux paletot rapporté d'Amérique, il le passa sur le bourgeron.

Quoique n'étant pas de la première fraîcheur, il s'en fallait ! ce paletot tranchait beaucoup avec le reste du costume.

—En route, j'aviserais, pensa Soliveau.

Et il sortit pour gagner Courbevoie. On était au commencement d'avril. Les jours grandissaient. A cinq heures du matin il faisait très clair.

En descendant le boulevard extérieur, Ovide vit sur sa droite une maison en construction, et près de cette maison un amas de plâtre abrité sous un toit de planches. Il s'approcha de ce plâtre, en prit deux ou trois poignées et les répandit sur son pardessus, ce qui établit une harmonie parfaite entre toutes les pièces du costume. Ceci fait, il continua sa route.

A cinq heures et demie il arriva à Courbevoie, en face de l'usine du faux Paul Harmant. Il était là depuis cinq minutes à peine, quand la grande

huit heures, s'il ne nous arrive pas d'accident en route, nous serons à Bercy, à la gare des marchandises.

—Espérons qu'il ne vous arrivera pas d'accident, et partons.

—Vous venez avec nous, M. Labroue ?

—Je vais aller vous attendre avec Franchet et Ledoux à la gare des marchandises.

—Nous tâcherons de n'être pas en retard.

Le charretier fit claquer son fouet et les lourds camions s'ébranlèrent :

—Nous prendrons une voiture quand nous en trouverons une,—dit Lucien Labroue aux deux mécaniciens ; en attendant, marchons.

Et les trois hommes partirent d'un bon pas. Ovide les suivit. Pas une des paroles que nous venons de reproduire ne lui avait échappé.

—Moi aussi, je prendrai une voiture, murmura-t-il.

La route était à peu près déserte, le temps clair, la fraîcheur du matin piquante. Il faisait bon marcher. Le directeur des travaux et ses deux compa-

gnons causaient tout en arpentant le terrain. Ils atteignirent la barrière, et gagnèrent la station voisine où deux ou trois fiacres venaient d'arriver, montèrent en voiture et Ovide entendit Lucien donner l'ordre de les conduire à la gare des marchandises du chemin de fer de Lyon. Le Dijonnais laissa la voiture prendre un peu d'avance, monta dans un fiacre à son tour et dit au cocher :

—Chemin de fer de Lyon, gare des marchandises.

—Plus que ça de ruban de queue ! Tonnerre ! en voilà une course !

—As pas peur, il y aura un fort pourboire.

Un peu avant sept heures et demie les deux fiacres, marchant à la suite l'un de l'autre, séparés par un intervalle de vingt-cinq ou trente pas, s'arrêtaient successivement à l'endroit indiqué. Lucien paya et, en compagnie des deux mécaniciens, franchit le seuil d'un petit café qui venait de s'ouvrir et où il se promettait d'attendre l'arrivée des camions. Ovide renvoya son fiacre et s'installa chez un marchand de vin dont l'établissement touchait au petit café. A huit heures vingt minutes seulement le roulement sourd des camions lourdement chargés se fit entendre et les charretiers firent entrer leurs attelages dans la cour des messageries où Lucien et les mécaniciens les rejoignirent. Ovide se garda bien de quitter la boutique du marchand de vin.

—Inutile et même imprudent d'aller par là, pensa-t-il. Ma présence, que rien ne motive, serait suspecte. Le particulier que je file repassera forcément par ici. Donc il suffira de l'attendre.

Et il resta à son poste d'observation.

LXXXVII

L'attente fut longue. Ce ne fut pas avant dix heures et demie que le Dijonnais vit sortir les camions, les charretiers et les mécaniciens. Lucien n'était pas avec eux.

—Saperlipopette ? Est-ce qu'il aurait filé par un autre côté ! se demanda Ovide avec inquiétude. C'est ça qui serait pas drôle !

Il ajouta, en s'adressant au marchand de vin :

—J'attends une personne qui doit être venue ce matin aux messageries, et je ne la vois pas



Ma chère dame, voici un mouchoir qu'une demoiselle a laissé tombé.—(Voir page 143, col. 2.)

porte s'ouvrit pour laisser sortir deux camions chargés d'immenses caisses à claire-voie. Dans ces caisses se trouvaient les pièces de mécanique que l'on transportait à la gare de la petite vitesse du chemin de fer de Lyon. Deux charretiers conduisaient ces charriots, attelés chacun de trois chevaux. Ils firent halte un moment sur la berge. Alors parurent Lucien Labroue et deux mécaniciens qui rejoignirent les camions, puis les portes de l'usine se refermèrent. Ovide Soliveau s'était approché de l'air nonchalant d'un ouvrier allant à son travail sans être pressé. Personne, du reste, ne faisait attention à lui. L'un des charretiers demanda au directeur des travaux :

—Pouvons-nous partir, M. Labroue ?

—Oui, sans doute. Combien vous faut-il de temps pour arriver à destination ?

—Cinq heures et demie viennent de sonner. A

sortir. Est-ce qu'il y a une autre issue que celle-là ?

—Oui, monsieur, en haut de la pente, un petit escalier qui descend à la rue Bercy.

—Tonnerre ! je l'ai raté ! pensa le Dijonnais.

Et, jetant une pièce blanche sur le comptoir, il s'élança dehors, sans attendre qu'on lui rendit sa monnaie.

—Pas un instant à perdre ! se disait Ovide en s'éloignant. Il doit être allé chez lui faire un brin de toilette avant de rendre visite à sa particulière. Donc c'est chez lui qu'il faut courir.

Au bout de cinq minutes de marche rapide, il aperçut un fiacre vide dans lequel il s'élança en criant au cocher :

—Trois francs la course, mon vieux, mais du train ! je suis pressé.

—Où allez-vous ?

—Rue de Miroménil, 85.

—Suffit ! Hue, cocotte.

Cette jonction fut accompagnée d'un vigoureux coup de fouet, et le sapin partit à une vitesse relative.

* * *

Mary Harmant, depuis que son père lui avait promis qu'elle serait la femme de Lucien Labroue, se sentait folle de joie. L'avenir lui apparaissait à travers un mirage couleur de rose. Quarante-huit heures seulement s'étaient écoulées depuis la bonne nouvelle, et déjà l'inquiétante pâleur du visage disparaissait, les taches rouges des pommettes s'effaçaient. Nous savons déjà que son père lui consacrait tout entière la journée de dimanche. Le samedi, elle avait passé seule la soirée, prévenue par un message de Paul Harmant, qu'il ne rentrerait pas dîner. De cette absence imprévue était résultée pour elle une contrariété très vive, car elle espérait pouvoir s'entretenir de Lucien Labroue, et savoir si son père avait quelque chose de nouveau à lui dire au sujet du mariage projeté. Comme toutes les personnes que dominent une idée fixe, elle ne pensait qu'au bonheur devant résulter de cette union, et elle aurait voulu en parler sans cesse.

Ce dimanche-là, elle se leva de bonne heure et, une fois sa toilette achevée, elle se rendit au cabinet de travail du grand industriel. Celui-ci se doutait bien que sa fille lui poserait mille questions embarrassantes au sujet du jeune homme, ce qui l'entraînerait à de nouveaux mensonges plus embarrassants encore. Il avait décidé que, pour se soustraire à cette situation gênante, il éviterait, autant que possible, les tête-à-tête avec Mary. Il était en outre très préoccupé de ce qu'allait faire Ovide Soliveau, et cette préoccupation augmentait encore son désir de solitude. Lorsque Jacques Garand vit la porte du cabinet s'ouvrir pour livrer passage à la jeune fille, il ne put réprimer un geste d'impatience et son front se plissa. Ni le pli du front, ni le mouvement de contrariété n'échappèrent au regard perçant de Mary.

—Je te dérange, père ? demanda-t-elle.

—Un peu, oui, mon enfant, car je suis plongé dans de grands calculs qu'il ne faut pas interrompre, répondit le millionnaire, mais puisque tu es là, viens m'embrasser.

La jeune fille se hâta d'obéir et reprit :

—Tu es rentré tard, hier ?

—Non, vers onze heures. Un de mes principaux clients m'avait retenu à dîner pour causer d'affaires.

—Que ferons-nous aujourd'hui ?

—J'ai beaucoup de travaux arriérés à classer. J'emploierai à ce classement la plus grande partie de la journée.

—Tu travailleras aujourd'hui dimanche ! s'écria Mary.

—Il le faut.

—Mais, ce soir ?

—Je serai forcé, ce soir, de m'absenter pendant quelques heures.

—Tu déjeuneras et tu dîneras avec moi, cependant.

—Je déjeunerai, oui, mais il est moins certain que je dîne.

—Alors mon beau rêve s'évanouit.

—Qu'avais-tu donc rêvé, cher enfant ?

—Que tu inviterais Lucien Labroue à dîner ici.

—Tu vois que c'était impossible.

—A déjeuner, du moins.

—Je ne le pouvais pas davantage, car M. Labroue a certainement de nombreuses courses à faire avant son départ.

Mary tressaillit et devint très pâle.

—Avant son départ ! répéta-t-elle d'une voix altérée, M. Labroue s'éloigne de Paris ?

—Oui.

—Pourquoi ?

—Pour les affaires de la maison.

—Où va-t-il ?

—A Bellegarde, afin d'y surveiller l'installation de machines importantes que je livre à une usine de premier ordre.

—Combien de temps dure son absence ?

—Trois semaines à peu près, et ce travail dont je te charge, cette preuve de confiance que je lui donne, sont un premier pas dans la voie d'une association prochaine.

—S'il en est ainsi, je prends mon parti, murmura la jeune fille dont le visage devint moins sombre. Mais enfin me voilà pour la journée entière toute seule.

—Cela m'afflige autant que toi, tu le sais, mais les affaires sont les affaires, et l'absence de Lucien Labroue va me donner un surcroît de besogne. Je te promets d'ailleurs un prochain dédommagement.

—Il sera le bienvenu. Seulement aujourd'hui que vais-je faire ?

—Ce que tu fais tous les jours.

—Le dimanche n'est pas un jour ordinaire.

—Tu sortiras en voiture, tu iras visiter tes amis.

—Enfin, je tuerai le temps de mon mieux.

—C'est cela.

—Je te laisse à ton travail jusqu'au déjeuner.

Et Mary quitta son père qui, demeuré seul, s'applaudit de s'être si bien tiré d'une explication qu'il redoutait. Confiante en ce qu'elle venait d'attendre, la jeune fille, très ennuyée et très contrariée du départ de Lucien, ne s'en alarmait point. Elle n'y voyait que la preuve de confiance et d'estime donnée par son père à son fiancé. Ainsi rassurée, Mary remonta dans son appartement, et y resta jusqu'à onze heures. Quand elle descendit elle avait fait une toilette très élégante et d'un goût irréprochable.

—Mignonne, comme te voilà belle ! s'écria le faux Paul Harmant. Tu m'éblouis ! As-tu donc des projets ?

—J'ai le projet de suivre ton conseil et d'aller voir mes amis. Si je ne trouve personne, ce qui est fort possible aujourd'hui dimanche, je me ferai conduire au Bois. Je m'ennuierais à la maison. Je resterai dehors jusqu'au dîner.

Mary, se tournant vers le valet de chambre, ajouta :

—Vous donnerez l'ordre d'ateler la victoria pour une heure.

—Bien, mademoiselle.

A une heure on vint prévenir la jeune fille que la voiture attendait devant le perron. Elle descendit et s'installa.

—Où va mademoiselle ? demanda le valet de pied.

—Quai Bourbon, numéro 9, répondit Mary.

La victoria sortit de la cour.

* * *

Ovide Soliveau, nous l'avons dit, avait pris un fiacre et s'était fait conduire rue de Miroménil. Le cocher s'arrêta devant le numéro indiqué. Ovide le paya, mais en lui enjoignant d'attendre quelques minutes, et se dirigea vers la demeure de Lucien Labroue. Une voiture de place stationnait à la porte de la maison.

—Est-ce la guimbarde qui l'a amené ? Est-il revenu ici ? murmura le Dijonnais. Voilà ce qu'il faudrait savoir.

Il traversa la rue, s'approcha du fiacre et dit au cocher :

—Etes-vous gardé, l'ami ?

—Vous le voyez bien, puisque je suis devant une porte, répliqua l'automédon.

—Tant pis.

—Pourquoi tant pis ?

—Je vous aurais pris, et je n'ai qu'une toute petite course à faire, une course de rien du tout.

—Ça m'irait, car j'arrive de Bercy, et je ne sais pas où je vais aller. Mais je suis à l'heure.

—De Bercy, si dit Ovide, me voilà fixé. C'est

mon homme qui était là dedans. Il est en train de se bichonner pour aller faire le joli cœur chez sa donzelle. Je le tiens. Je ne le lâcherai pas.

Le Dijonnais retourna vers son fiacre, toujours immobile à l'endroit où il l'avait laissé.

—Avez-vous encore besoin de moi, bourgeois, au même prix ? demanda le cocher en riant.

LXXXVIII

—Oui, répondit Ovide, j'ai besoin de vous.

—Tout à votre service.

—Un peu plus loin, dans la rue, à vingt-cinq pas d'ici, vous voyez un fiacre arrêté.

—Dame ! à moins d'être aveugle.

—Eh bien, quand ce fiacre se remettra en marche, vous le suivrez d'assez près pour ne pas le perdre un instant de vue. Est-ce compris ?

—Parbleu ! et il faudrait qu'il ait un rude bibot pour me brûler la politesse, car cocotte marche bien.

—Je paye l'heure cent sous et je donne un fort pourboire par-dessus le marché.

—Suffit ! montez bourgeois. Le cocher ajouta : C'est un agent déguisé qui file un voleur.

Ovide s'installa dans la voiture, la tête à la portière, les yeux fixés sur la porte du numéro 85. Tout à coup il aperçut Lucien Labroue, sortant de la maison après avoir changé de costume. Le jeune homme dit à son cocher quelques mots que le guetteur ne put entendre, puis il monta et ferma la portière. Après avoir tourné sur lui-même, le fiacre s'ébranla et se dirigea vers la voiture qui servait de poste d'observation à Ovide. L'ex-associé de Paul Harmant se hâta de se cacher derrière le store, puis, quand le véhicule l'eût dépassé, il abaissa la glace du devant et glissa dans l'oreille du cocher ces mots :

—En chasse ! et vivement.

—As pas peur, bourgeois, ça me connaît !

Et la seconde voiture tourna, comme avait tourné la première. Le "filage" était facile car le cheval qui traînait Lucien Labroue marchait à l'allure la plus modérée. Les deux véhicules roulant l'un à la suite de l'autre, mirent près de trois quarts d'heure pour arriver au quai Bourbon. Le premier s'arrêta devant le numéro 9. Le second fit la halte au coin du pont Marie. Lucien sauta sur le trottoir, paya son cocher, puis s'élança sous la voûte d'une vieille maison et disparut. Ovide observait plus que jamais.

—C'est là que doit percher la donzelle, murmura-t-il. Présentement il s'agit d'être très malin pour savoir le nom et l'étage de la particulière.

Il sortit de son fiacre.

—Vous avez vu où il est entré ? lui demanda l'automédon, prenant intérêt à ce qu'il croyait être une poursuite policière.

—Oui. Restez où vous voilà, et attendez moi.

Solveau suivit le quai jusqu'à la maison portant le numéro 9. Cette maison est très ancienne. Une porte cochère large et basse s'ouvre sur une voûte voûte que l'on traverse pour gagner la cour. Lucien Labroue s'était engagé dans l'escalier de droite pour aller chez sa fiancée dont le logement touchait, nous le savons, à celui de Jeanne Fortier, surnommée, dans le quartier, maman Lison. Le jeune homme, en passant, souhaita le bonjour à son ancienne concierge.

—Ah ! vous êtes en retard aujourd'hui, M. Lucien, lui dit-elle en riant. Mams'elle Lucie a préparé le déjeuner pour onze heures et demie, et voilà qu'il est midi passé.

—Aussi, je monte vite. Au revoir.

Et Lucien gravit l'escalier en mettant les marches doubles. Lucie avait reconnu son pas.

—Oh ! le vilain ! fit Lucie rougissante mais heureuse ; plus d'une demi-heure en retard ! Le déjeuner ne sera pas mangeable ! et moi qui me promettais si bien de vous régaler.

—Le déjeuner sera délicieux, chère mignonne, répliqua le fils de Jules Labroue. Je vais vous le prouver en y faisant honneur. Je suis en retard, c'est vrai, mais ce n'est pas ma faute. Il m'a été impossible de venir plus tôt.

—Pourquoi donc ? Le dimanche vous n'avez rien à faire.

—Vous croyez ça ! Eh bien, ce matin j'étais debout une heure avant le jour.

—Une heure avant le jour ! répéta la jeune fille stupéfaite. Que se passait-il donc ?

Lucien expliqua la besogne dont il avait dû se charger sur la demande de Paul Harmant.

—C'est bien, alors ; vous êtes pardonné, dit Lucie. Mettons-nous vite à table. Je meurs de faim.

—Maman Lison ne déjeune pas avec nous ? demanda Lucien en s'asseyant devant la petite table parée et servie de façon fort coquette.

—Non, mon ami. Pauvre maman Lison, elle n'a pas un moment de liberté ! Madame Lebert, sa patronne, est malade, très malade, et maman Lison passe ses nuits à la veiller. Ce qui ne l'empêche pas de porter le pain aux clients deux fois par jour. C'est à peine si je la vois.

—Vous l'aimez bien, cette brave femme, n'est-ce pas, Lucie ?

—Oui, mon ami, beaucoup.

—Et vous avez raison, j'éprouve moi-même, pour elle, une très grande sympathie, et je suis sûre qu'elle la mérite.

—Sitôt que nous serons mariés, mon Lucien, nous tiendrons la promesse que nous lui avons faite. Nous la prendrons avec nous et nous rendrons heureuse sa vieillesse.

—Ce sera bientôt, chère mignonne, s'il plaît à Dieu ! Si vous saviez comme j'ai hâte d'arriver au jour du bonheur !

Et Lucien voulut embrasser sa fiancée. Elle le repoussa doucement, sans pruderie mais avec fermeté.

—Nous ne sommes pas encore mariés, dit-elle en riant. Mettez ces baisers-là à la caisse d'épargne. Nous les retrouverons plus tard.

—Méchante !

—C'est sur votre bien que je veille. C'est dans votre intérêt que je vous empêche de marauder. Soyons sérieux ! Nous déjeunons, songez à déjeuner ! Comment trouvez-vous ces côtelettes ?

—Idéales !

—Elles sont un peu trop cuites cependant.

—Je ne m'en aperçois pas.

—Etes-vous toujours aussi satisfait de votre position chez M. Harmant ?

Lucien fronça le sourcil.

—Toujours, répondit-il, cependant mon patron me témoigne la confiance la plus flatteuse, et à ce sujet, je dois vous apprendre une chose qui va certainement vous contrarier.

—Quoi donc ? demanda vivement Lucie, il s'agit d'une mauvaise nouvelle, alors ?

—Bonne et mauvaise tout à la fois, selon la manière de l'envisager. Nous allons passer deux dimanches sans nous voir.

Les yeux de la jeune fille se remplirent de larmes.

—Deux dimanches sans nous voir ! répéta-t-elle. Pourquoi ?

—Je vais faire une absence de quinze jours à trois semaines. Monsieur Harmant m'envoie à Bellegarde pour l'y représenter et y installer des pièces de mécanique importantes.

—C'est favorable à nos intérêts, cela ?

—Très favorable, oui, chère mignonne.

—Alors j'en prends mon parti, puisque cela rapprochera notre mariage. Vous m'écrirez, n'est-ce pas ?

—Tous les jours, je vous le promets. Donc, ne vous chagrinez pas de mon départ. Trois semaines seront vite passées. Quand je reviendrai, la joie de nous revoir nous fera oublier les heures de séparation. Et puis, je le répète, ce voyage est très avantageux pour nous. Je touche une indemnité de déplacement considérable. Si vous saviez comme j'ai hâte de pouvoir m'établir avec mes capitaux !

—Pourquoi cette hâte, puisque vous vous trouvez bien chez votre patron ?

—Je m'y trouve bien, cependant certaines choses me déplaisent. Des choses dont je vous parlerai plus tard.

—Qui vous empêche de m'en parler tout de suite ?

—Plus tard, répéta Lucien.

—Alors, si tout ne vous convient pas, cherchez des fonds pour reconstruire l'usine de votre père. Maintenant que vous êtes connu, les associés ne vous manqueront point.

—Je songerai à cela lors de mon retour. A présent occupons-nous d'autre chose. Je suis très contrarié que pendant mon absence de Paris, vous n'ayez pas maman Lison auprès de vous. Cette

brave femme me fait l'effet d'un chien de garde fidèle.

—Sa patronne, hier, allait, paraît-il un peu mieux. Dès que la convalescence commencera, maman Lison reprendra ses habitudes et passera auprès de moi une partie de ses journées. Ça me sera bien utile, car j'ai beaucoup de travail en ce moment, et elle m'empêcherait de perdre un temps précieux en se chargeant d'aller chercher mes provisions et de préparer mes repas. Nous la verrons probablement tantôt, mais seulement quelques minutes. Elle viendra me dire bonjour.

Nous laisserons les deux fiancés achever leur repas tout en causant de l'avenir, et nous rejoindrons Ovide Soliveau, que nous avons vu descendre de son fiacre et se rapprocher de la maison, cherchant le moyen de savoir chez qui Lucien venait de monter. Ce n'était pas facile, en effet, et pour arriver à ce résultat, il était indispensable de combiner un plan. Questionner la concierge ? Il n'y fallait point songer, une démarche de ce genre devant forcément attirer l'attention sur lui et le rendre suspect. Ovide avait un espoir. Il comptait que les amoureux sortiraient ensemble dans l'après-midi. Or, du moment où il connaîtrait de vue la jeune fille, se renseigner à son sujet, ne serait qu'un jeu d'enfant.

LXXXIX

Depuis pas mal de temps déjà le Dijonnais se promenait de long en large sur le trottoir du quai, devant la maison, traversant parfois la chaussée, faisant semblant d'examiner avec intérêt les objets exposés à la devanture d'un magasin de coutellerie contigu à la porte d'entrée de la demeure de Lucie, puis retraversant la chaussée et regardant les fenêtres, dans l'espoir que Lucien se montrerait à l'une d'elles, ce qui lui apprendrait à quel étage demeurait l'amie du jeune homme. On voit qu'Ovide Soliveau s'acquittait consciencieusement de la besogne dont il s'était chargé. Tout à coup le guetteur poussa une sourde exclamation de joie. La chose sur laquelle il avait compté se produisait. Une fenêtre de l'étage le plus élevé venait de s'ouvrir. Lucien y parut, seul d'abord, puis il se retourna, dit quelques mots, et Lucie vint le rejoindre. Malgré la distance Ovide distinguait parfaitement les traits de la jeune fille.

—Eh ! eh ! murmura-t-il, le gaillard n'a pas mauvais goût ! la petite est gentille, très gentille ! J'ai maintenant sa photographie dans la tête. Elle n'en sortira plus.

Lucie tenait à la main un mouchoir blanc déplié qu'elle étendit sur la barre d'appui de la croisée avant d'y poser ses coudes. Lucien suivit son exemple, et serrés l'un contre l'autre, les regards errants sur le vaste horizon étalé sous leurs yeux, les amoureux se mirent à causer en riant. Tout à coup le mouchoir étalé sur la barre d'appui glissa dans le vide, et vint en tournoyant s'abattre aux pieds de Soliveau qui s'empressa de le ramasser. De la fenêtre Lucie fit des signes télégraphiques faciles à comprendre. De la même manière, c'est-à-dire en minant sa réponse, Ovide indiqua qu'il allait déposer l'objet chez la concierge. Les fiancés quittèrent immédiatement la fenêtre.

Ovide, enchanté de l'incident qui venait d'avoir lieu et facilitait singulièrement sa tâche, était dans la cour. A ce moment précis une victoria s'arrêta devant la maison, et Mary Harmant en descendait. Elle disparut à son tour sous la voûte pour chercher la loge du portier. En voyant Ovide, vêtu en maçon, se diriger de son côté, la concierge avait quitté son travail.

—Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ? lui demanda-t-elle.

—Ma chère dame, répondit-il, voici un mouchoir qu'une jeune demoiselle a laissé tomber depuis le sixième étage de votre immeuble. Je vous le rapporte.

Et il lui présenta le tissu de toile fine, imprégné d'un parfum très faible et très doux.

—Du sixième, répéta la concierge, c'est la couturière, Mlle Lucie, qui demeure là-haut. Merci, mon brave homme, ça lui sera remis.

—Je vais descendre, cria Lucie du haut de l'escalier.

(La suite au prochain numéro.)

LE PETIT FRÈRE

(Voir gravures)

LE petit frère !... Est-ce bien là le titre du tableau de M. Eug. Girardet ? Il nous permettra néanmoins de le lui donner, car il lui convient à merveille. C'est une grande joie dans la famille, quand elle a longtemps espéré un fils et que la Providence le lui envoie. On a beau adorer la fillette ou les fillettes qui l'ont précédé dans la vie, le bonheur du père, et souvent de la mère, n'est parfait que lorsque l'héritier du nom et de l'autorité paternels vient au monde et y complète toutes les espérances.

Ce fils attendu avec tant d'anxiété, nous le voyons reposer sous les rideaux brodés devant la mère pâle commes ses vêtements. Elle contemple avec amour ce nouveau-né, et la chère petite à laquelle elle avait réservé tous ses soins. Celle-ci a souvent entendu parler du *petit frère* bien longtemps avant que les anges ne le lui aient apporté sur leurs ailes, et, curieuse, elle s'approche timidement de la couche pour examiner ses traits. La poupée, sa fille, est encore dans ses bras, mais qu'elle lui pèse peu en ce moment ! Combien sera plus intéressant le poupon *en vie* dont elle a déjà vu les yeux regarder les siens, dont les petites menottes ont déjà pris ses doigts et qu'elle a entendu crier sans qu'on lui presse sur le ventre. Elle aimait d'avance son petit frère, elle le chérit maintenant et n'attend plus que le moment où elle pourra le caresser à loisir et jouer avec lui. Elle lui sacrifiera même sa poupée... elle est disposée à tous les sacrifices.

Mais pour cela il faut que bébé pousse, qu'il parle, qu'il marche... qu'il se porte bien en un mot.

La protection de la sainte Vierge est donc indispensable. Aussi, on a voué petit frère au blanc et petite sœur a allumé un cierge devant l'autel, elle le voit briller sous la voûte sombre, et dit à sa gouvernante : "Faut-il attendre qu'il soit brûlé ?" Elle qui ne sait pas rester en place ! nous le disions bien, pour *petit frère* elle est disposée à tous les sacrifices.

La Vierge mère écoutera l'enfant, elle protégera le nouveau-né, aidée des soins tendres de celle qui veille sur son berceau.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No. 113.—ANAGRAMME-DEVINETTE

Retrouver, par la transposition des lettres composant la phrase qui suit, le titre d'une fable de La Fontaine :

RENÉE LE CRUT ADORABLE.

No. 114.—PROBLÈME

De combien de marches se compose un escalier quand, en le montant de deux en deux, il en reste une ; de trois en trois, il en reste deux ; de quatre en quatre, il en reste trois ; de cinq en cinq, il en reste quatre ; de six en six, il en reste cinq ; de sept en sept, il n'en reste pas ?

No. 115.—ENIGME

Je suis peu de chose pourtant,
Sans moi il n'y a pas de monde ;
Je brille dans le firmament,
Et j'habite la mer profonde ;
Avec moi j'apaise la faim,
Et je couronne le martyr ;
Mais quoique je puisse vous dire,
Vous me voyez dans votre main.

SOLUTIONS :

No. 110.—Les mots sont : Serve et Verse.

No. 111.—Les mots sont : Toque, Coque, Loque.

No. 112

BLANCS.

1 C 5e F D

2 Mat selon le coup des Noirs.

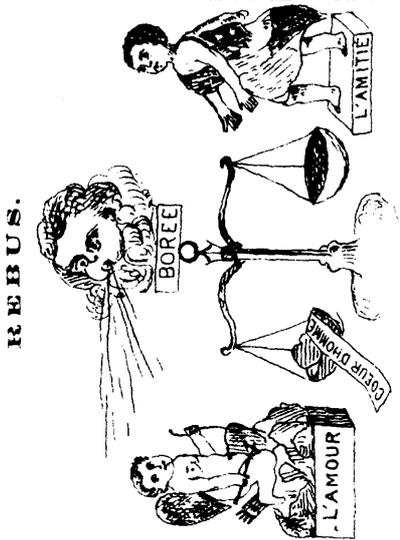
NOIRS.

1 *Ad libitum*.

ONT DEVINE :

Problèmes.—Mlle A. Raymond, Montréal ; H. Dugas, Ottawa.

Rébus.—Mlle Angelina Morency, Québec ; Rodolphe Laferrière, Ottawa ; J.-B. Clément, fils, Ste-Scholastique ; Dame Céleste Lesigne, Montréal.



REBUS.
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :
L'étude est la clef de la science.

CHOSSES ET AUTRES

Le 29 septembre, on fêtera, à Lachine, les noces d'argent de M. l'abbé Piché, curé de la paroisse.

La première convention des Canadiens-français du Connecticut aura lieu à Willimantic, le 29 courant.

Le Saint-Père, à raison de son grand âge et de la faiblesse de sa santé a décidé de ne plus accorder d'audience privée.

La récolte des pommes, dans la partie Est du Connecticut, est si grande, qu'on a résolu de les moudre pour fabriquer le vinaigre.

Les habitants de Caughnawaga sont à faire des préparatifs pour l'exposition de leurs produits, qui se tiendra le 17, 18 et 19 courant.

Il a été fondé 480 journaux à Paris en 1884. On compte actuellement 1,586 journaux à Paris et 2,506 dans les départements, ce qui fait un total de 4,092 journaux.

Il est rumeur que la manufacture de sucre de betterave, de West Farnham, doit être rouverte sous peu de temps. Une compagnie française exploiterait l'établissement.

La population chinoise de New-York a augmenté de 9,000 pendant la dernière décennie. On ne comptait que 15,000 Italiens en cette même ville en 1880, et aujourd'hui il y en a près de 40,000.

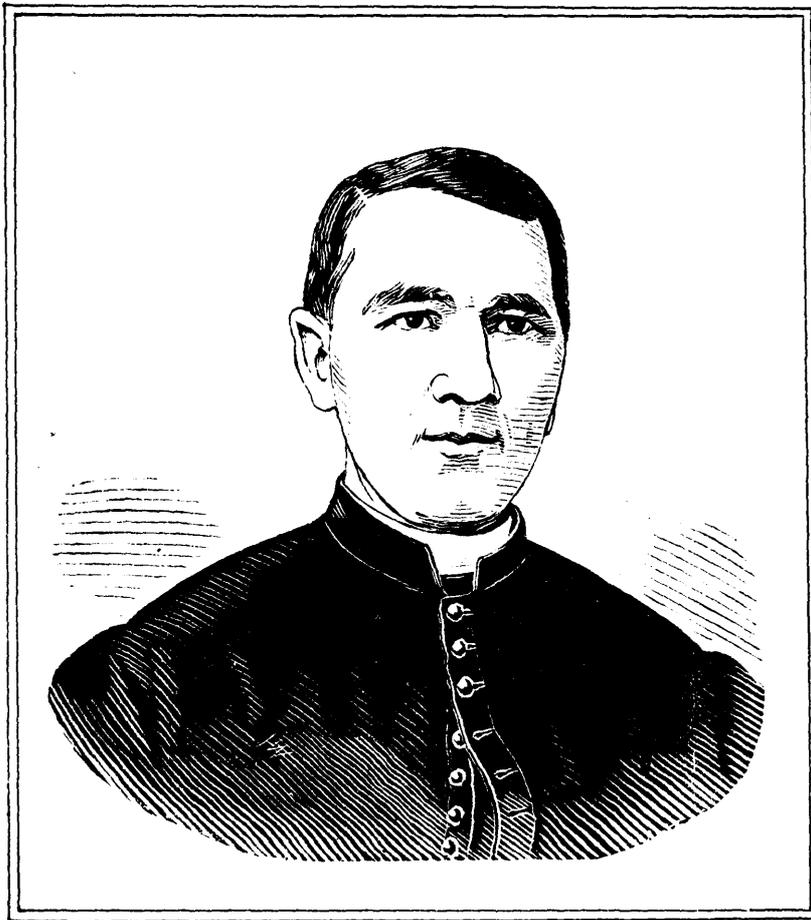
L'Indiana se propose d'élever des statuts à ses grands hommes, et une en particulier au révérend M. Pierre Gibault, qui servit la jeune république en gagnant à la cause de l'Indépendance les Canadiens et les Sauvages du Nord-Ouest.

Il résulte d'une statistique qui vient d'être établie que l'on compte aujourd'hui dans Paris 65 églises catholiques, 10 temples protestants, 3 synagogues, 7 presbytères ou maisons curiales, 3 maisons consistoriales et 10 dépendances d'édifices religieux.

Une patente a été prise pour faire une imitation du sucre d'érable. L'écorce de la pruche est macérée dans l'eau, on obtient ainsi un extrait qui, ajouté au sirop de canne ou de glucose, lui donne le goût et le parfum de l'érable.

Une petite fille, dont la mère va se remarier, disait à l'une de ses petites camarades :

—Tu sais, je vais avoir un papa "tout neuf."



MGR GRAVEL, ÉVÊQUE DU NOUVEAU DIOCÈSE DE NICOLET

SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts. C'est une seconde mémoire du cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis. Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

MONSIEUR HENRI LARIN,

NO. 18, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

FLAVIEN J. GRANGER,

PAPETIER.

18, COTE ST-LAMBERT, Montréal.

Fournitures de bureau, Livres blancs, Impressions, Reliures, Papiers d'emballage. Importation sur commande, de livres publiés en Europe. Articles de Paris.

ON demande des Agents pour le MONDE ILLUSTRÉ dans chaque ville et village du Canada et des Etats-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmenteront la circulation de ce beau journal de famille. Un numéro spécimen sera envoyé gratis sur demande. S'adresser à BERTHIAUME & SABOURIN, 30 Saint-Gabriel, Montréal.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for it IN NEW YORK.

GRANDE EXCURSION



A TROIS-RIVIERES,

DIMANCHE,

LE 6 SEPTEMBRE PROCHAIN,

Par le splendide vapeur CANADA.

AU PROFIT DE L'UNION SAINT-PIERRE

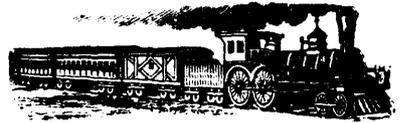
Cette excursion est organisée par la Société elle-même, afin de donner tout l'avantage possible à ceux qui voudront y prendre part. Le départ se fera du quai Bonsecours, à 7 1/2 hrs précise a. m., et de Trois-Rivières à 4 hrs.

Nous espérons que tous les amis de la Société se feront un devoir d'y prendre part, vu que le but de la société est de secourir les malades, la veuve et les orphelins.

Prix du passage, aller et retour, \$1.00. Enfants de 5 et 12 ans, moitié prix. Repas fournis à bord, 35 cents.

Il y aura à bord un concert donné par le corps de musique "L'UNION MUSICALE."

Billets en vente par tous les membres de la société, et chez MM. Picault et Contant, 1457 rue Notre-Dame.



Chemin de Fer Intercolonial

ARRANGEMENTS D'ÉTÉ

A partir de 1er JUIN 1885, les trains express de voyageurs circuleront tous les jours Dimanches exceptés, comme suit :

Partant de la Pointe-Lévis.....	8.00 A. M.
Partant de Lévis.....	8.15
Arrivant à la Rivière-du-Loup....	11.50 P. M.
à Trois-Pistoles.....	12.55
à Rimouski.....	2.30
à Petit Métis.....	3.23
à Campbellton.....	7.00
à Dalhousie Junction.....	7.40
à Bathurst.....	9.28
à Newcastle.....	10.57
à Moncton.....	1.40 A. M.
à St-Jean.....	5.30
à Halifax.....	9.15

Les trains du chemin de fer du Grand-Tronc partant de Montréal à 10.15 P. M. connectent avec les trains à la Pointe-Lévis.

Les Trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Le char Pullman qui part de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rend directement à Halifax et celui qui part les Mardi, Jeudi et Samedi, se rend à St-Jean.

Tous les trains marchent sur l'heure du temps conventionnel de l'Est.

On peut obtenir des billets de passage par chemins de fer ou bateaux à vapeur pour tous les points en bas du fleuve et les Provinces Maritimes.

Pour billets de passage et informations concernant les prix de passage, le taux du fret, le service des trains, etc., s'adresser à

G. W. ROBINSON,
Agent des passagers et du fret pour la division de l'Est.

No 136 1/2 rue St-Jacques (en face du St Lawrence Hall), Montréal.

D. POTTINGER,
Surintendant en-chef.
MONCTON, N.-B., juin 1885.

EAU MINÉRALE DE SAINT-LEON

En faisant usage de cette eau merveilleuse vous vous préserverez des maladies contagieuses et vous jouirez toujours d'une excellente santé. L'eau minérale de St-Léon guérit toutes les maladies. Faites en usage et vous n'aurez pas besoin de médecin. Reçue tous les jours par

E. MASSICOTTE & FRÈRE,
Seuls agents pour Montréal.
217, rue St-Elizabeth.

(Téléphone No. 810 A.)

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie

GEBHARDT-BERTHIAUME,

No 30, Rue St-Gabriel, Montréal

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires, Programmes, Lettres Funéraires, Circulaires, Affiches, etc. Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS :

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités. Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

DR. H. E. DESROSIERS,

70, RUE ST DENIS,

MONTREAL

DR. J. LEROUX,

2445, RUE NOTRE-DAME,

MONTREAL

N. GOYETTE,

BOUCHER.

MARCHE D'HOCHELAGA,

Etaux 1 et 3

L'administration du MONDE ILLUSTRÉ est en état de procurer tous les numéros depuis le commencement, à ceux qui désireront conserver la série.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No. 30, Montréal.